le Livre de Poche

a le plaisir de vous proposer le premier chapitre de :

L'École de la nuit

Deborah Harkness

Le Livre de Poche remercie les éditions Calmann-Lévy qui ont autorisé la publication de cet extrait.

DEBORAH HARKNESS

L'École de la Nuit

ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR PASCAL LOUBET

CALMANN-LÉVY

Notre arrivée fut un pêle-mêle de sorcière et de vampire tout à fait indigne. Matthew était sous moi, son interminable carcasse chiffonnée dans une position bizarre, ce qui n'était guère son genre. Nous avions un gros livre coincé entre nous et, dans la violence de l'impact, la petite figurine en argent que je tenais avait volé de l'autre côté de la pièce.

— Sommes-nous au bon endroit ? demandai-je en gardant les yeux fermés, au cas où nous serions restés au XXIe siècle dans la grange de Sarah au lieu d'être dans l'Oxfordshire du XVIe.

— Ouvre les yeux, Diana, et vois par toi-même. (Des lèvres glacées effleurèrent mes joues avec un petit rire. Des yeux couleur de mer démontée plongèrent dans les miens, dans un visage si pâle qu'il ne pouvait appartenir qu'à un vampire. Matthew me palpa la nuque et les épaules.) Tout va bien ?

Après avoir voyagé si loin dans le passé de Matthew, j'avais l'impression qu'un rien aurait suffi à me faire tomber en miettes. Je n'avais rien ressenti de tel après notre bref essai dans la maison de ma tante.

— Ça va. Et toi ?

— Soulagé, dit Matthew en laissant retomber sa tête sur le plancher.

Mes yeux s'habituèrent à la faible lumière. Je distinguai un lit imposant, une petite table, des bancs étroits et un unique fauteuil. Entre les piliers sculptés du baldaquin, j'aperçus une ouverture donnant sur une autre pièce, par laquelle s'échappait un flot de lumière qui dessinait sur le couvre-lit et le sol un rectangle doré. Les murs de la chambre étaient recouverts des mêmes lambris plissés que j'avais vus dans la demeure de Matthew dans le Woodstock contemporain. Renversant la tête en arrière, je vis le plafond à caissons ornés à chaque coin d'une éclatante rose Tudor rouge et blanc frangée d'or.

— Les roses étaient obligatoires à l'époque de la construction de la maison, ironisa Matthew. Je ne les supporte pas. Nous les repeindrons toutes en blanc à la première occasion.

— J'ai vraiment réussi, m'enthousiasmai-je. Je n'ai pas commis d'erreur et nous ne nous sommes pas retrouvés à Monticello, par exemple, ou…

— Non, sourit-il. Tu t'en es magnifiquement tirée. Bienvenue dans l'Angleterre élisabéthaine.

Mon cœur se gonfla. Pour la première fois de ma vie, j'étais absolument ravie d'être une sorcière. Historienne, j'avais étudié le passé. Comme j'étais une sorcière, je pouvais réellement le visiter. Nous étions remontés en 1590 pour que j'apprenne l'art perdu de la magie, mais je pouvais aussi apprendre tellement d'autres choses. Je me penchai pour fêter cela d'un baiser, mais le bruit d'une porte qu'on ouvrait m'arrêta.

Matthew posa un doigt sur mes lèvres. Il tourna lentement la tête, les narines frémissantes. Il se détendit en reconnaissant la présence dans l'autre pièce, où j'entendais un léger froissement. D'un geste

vif, Matthew nous souleva, le livre et moi, puis il m'entraîna par la main jusqu'à la porte.

Dans l'autre pièce, un homme se tenait devant une table couverte de lettres. D'une taille moyenne, des cheveux bruns ébouriffés et bien bâti, il portait de coûteux vêtements d'excellente coupe. Je ne reconnus pas l'air qu'il fredonnait, et dont il murmurait de temps en temps les paroles.

La surprise se peignit brièvement sur le visage de Matthew qui eut un sourire affectueux.

— Où es-tu, en vérité, mon cher et délicieux Matt ? dit l'homme en levant une page dans la lumière.

Aussitôt, Matthew se rembrunit.

— Tu cherches quelque chose, Kit ?

À ces mots, le jeune homme laissa retomber la feuille, fit volte-face, et son visage s'éclaira. Un visage que j'avais déjà vu sur mon exemplaire de poche du *Juif de Malte* de Christopher Marlowe.

— Matt ! Pierre disait que tu étais à Chester et que tu ne rentrerais peut-être pas. Mais je savais que tu ne manquerais point nos retrouvailles annuelles.

Les mots étaient familiers, mais avec une étrange inflexion qui exigea ma concentration pour que je les comprenne. L'anglais élisabéthain n'était ni aussi différent de l'anglais moderne comme on me l'avait enseigné, ni aussi facilement compréhensible que je l'avais espéré à force de relire les œuvres de Shakespeare.

— Et plus de barbe ? Pourquoi ? Aurais-tu été malade ?

Le regard de Marlowe s'alluma quand il me vit et je sentis ce tapotement insistant qui le désignait immanquablement comme un démon. Je réprimai l'envie de

me précipiter sur l'un des plus grands dramaturges anglais et de lui serrer la main avant de le cribler de questions. J'avais déjà oublié le peu que je savais de lui maintenant qu'il était devant moi. Certaines de ses pièces avaient-elles été jouées en 1590 ? Quel âge avait-il ? Il était plus jeune que Matthew et moi, certainement. Marlowe ne pouvait avoir encore trente ans. Je lui souris chaleureusement.

— Où as-tu trouvé cela ? interrogea Marlowe d'un ton méprisant.

Je regardai derrière moi, m'attendant à voir une hideuse œuvre d'art. La pièce était vide. C'était de moi qu'il parlait. Mon sourire mourut sur mes lèvres.

— Doucement, Kit, se renfrogna Matthew.

Marlowe balaya la rebuffade d'un haussement d'épaules.

— Peu importe. Repais-toi d'elle tout ton soûl avant que les autres arrivent, si tu y tiens. George est là depuis quelque temps, bien sûr. Il mange à ta table et lit tes livres. Il n'a toujours pas de mécène ni un sou vaillant.

— George peut puiser dans mes biens, Kit, répondit Matthew sans le quitter des yeux, tout en portant nos mains enlacées à ses lèvres. Diana, je te présente mon très cher ami Christopher Marlowe.

Cette présentation donna à Marlowe l'occasion de me scruter plus franchement. Son regard glissa lentement de mes orteils au sommet de mon crâne, le tapotement devenant de plus en plus intrusif. Si le mépris du jeune homme était évident, sa jalousie était mieux dissimulée. Marlowe était effectivement amoureux de mon mari. Je l'avais soupçonné à Madison quand j'avais frôlé du bout des doigts la dédicace qu'il avait

rédigée sur l'exemplaire de *La Tragique Histoire du Docteur Faust* que possédait Matthew.

— J'étais loin d'imaginer qu'il y avait à Woodstock un bordel dont la spécialité était les femmes trop grandes. La plupart de tes putains sont plus délicates et séduisantes, Matthew. Celle-ci est véritablement une Amazone, renifla Kit en regardant par-dessus son épaule le désordre de paperasses sur la table. Aux dernières nouvelles du Vieux Renard, ce sont les affaires plutôt que le stupre qui t'ont conduit dans le nord. Où donc as-tu trouvé le temps de t'attacher ses services ?

— L'aisance avec laquelle tu dilapides l'affection est remarquable, Kit, répondit Matthew d'un ton calme mais un rien menaçant.

Marlowe, apparemment absorbé par la correspondance, ne s'en aperçut pas et ricana. Je sentis la main de Matthew se crisper dans la mienne.

— Diana est son véritable prénom, ou bien l'a-t-elle adopté pour rehausser son attrait auprès des clients ? Peut-être serait-il judicieux qu'elle dénude son sein droit ou qu'elle arbore un arc et un carquois, poursuivit-il. Rappelle-toi quand Blackfriars Bess exigeait que nous l'appelions Aphrodite avant qu'elle nous laisse…

— Diana est mon épouse, répondit Matthew qui avait bondi sur Marlowe et l'empoignait au collet.

— Non, fit Kit, stupéfait.

— Si. Ce qui signifie qu'elle est la maîtresse de cette maison, qu'elle porte mon nom et qu'elle est sous ma protection. Étant donné tout cela – ainsi que notre longue et ancienne amitié, bien sûr –, aucune critique ou dénigrement de sa vertu ne franchiront tes lèvres à l'avenir.

J'agitai les doigts pour les sentir à nouveau. La poigne de fer de Matthew m'avait enfoncé ma bague dans la chair, laissant une marque rouge. Bien que d'une taille sommaire, le diamant que je portais scintillait dans la lueur du feu. La bague était un présent inattendu de la mère de Matthew, Ysabeau. Quelques heures plus tôt – des siècles plus tôt, ou à venir ? –, Matthew avait répété les paroles de l'ancienne cérémonie de mariage avant de le passer à mon doigt.

Deux vampires apparurent dans un fracas de vaisselle. L'un était un homme mince au visage expressif, à la peau tannée couleur de noisette, aux yeux et aux cheveux noirs. Il portait un flacon de vin et un gobelet dont l'anse était ciselée en forme de dauphin bondissant. L'autre était une femme osseuse qui portait un plat de pain et de fromage.

— Mais vous êtes rentré, *milord** [1], dit l'homme, manifestement dérouté. (Assez curieusement, son accent français le rendait plus facile à comprendre.) Le messager de jeudi disait…

— Mes projets ont changé, Pierre, dit Matthew avant de se tourner vers la femme. Françoise, nous avons perdu en route les biens de mon épouse, et les vêtements qu'elle portait étaient si souillés que je les ai brûlés.

Il débita le mensonge avec un aplomb qui ne convainquit ni Kit ni les vampires.

— Votre épouse ? répéta Françoise avec le même accent français que Pierre. Mais c'est une…

---

1. Les mots et expressions en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original.

— … humaine, acheva Matthew en prenant le gobelet. Dites à Charles qu'il y a une bouche de plus à nourrir. Diana a été malade et doit manger de la viande fraîche et du poisson, selon le médecin. Il faudra envoyer quelqu'un au marché, Pierre.

— Oui, *milord**.

— Et il faudra lui donner des vêtements, observa Françoise en me jaugeant.

Sur un signe de tête de Matthew, ils s'éclipsèrent tous les deux.

— Qu'est-il arrivé à tes cheveux ? demanda-t-il en repoussant une boucle sur mon front.

Je me tâtai le crâne. Au lieu de mes cheveux habituellement raides tombant sur mes épaules, je m'aperçus que j'avais maintenant des boucles qui descendaient jusqu'à la taille en une cascade uniformément dorée. La dernière fois que ma chevelure n'en avait fait qu'à sa tête, j'étais à l'université et je jouais Ophélie dans une production de *Hamlet*. À l'époque comme maintenant, cette pousse surnaturellement rapide et ce changement subtil de nuance n'étaient pas bon signe. La sorcière en moi s'était réveillée durant notre voyage dans le passé.

— Oh, non, murmurai-je en essayant de les lisser.

Il était impossible de savoir quelle autre magie avait été libérée. Toutes sortes de pouvoirs inattendus avaient surgi durant les semaines ayant suivi ma rencontre avec Matthew et j'étais incapable d'en maîtriser aucun.

Des vampires auraient pu sentir l'adrénaline et le brusque pic d'angoisse accompagnant cette découverte, ou entendu la musique de mon sang. Mais des démons comme Kit étaient capables de percevoir l'élévation de mon niveau d'énergie magique.

— Par le tombeau du Christ, sourit malicieusement Marlowe. Tu nous as ramené une sorcière. Quel mal a-t-elle commis ?

— N'insiste pas, Kit, cela ne te regarde pas, répondit Matthew en reprenant son ton autoritaire, mais sans que sa main se crispe dans mes cheveux. Ne t'inquiète pas, *mon cœur**, je suis sûr que ce n'est rien de plus que de l'épuisement.

Mon sixième sens protestait avec véhémence. Cette transformation ne pouvait s'expliquer par une simple fatigue. Sorcière d'une longue lignée, je ne connaissais pas encore très bien l'étendue des pouvoirs dont j'avais hérité. Ni ma tante Sarah ni sa compagne Emily Mather – toutes deux sorcières – n'avaient été en mesure de déterminer avec certitude leur nature ou la manière dont je pouvais les contrôler. Les analyses scientifiques de Matthew avaient révélé la présence de marqueurs génétiques du potentiel magique dans mon sang, mais rien ne disait quand ou si ce potentiel se réaliserait.

Avant que j'aie pu m'inquiéter davantage, Françoise était revenue avec une aiguille à coudre et la bouche pleine d'épingles. Un amas ambulant de velours, laine et lin l'accompagnait. Les sveltes jambes brunes qui en dépassaient indiquaient que Pierre devait être quelque part à l'intérieur.

— À quoi vont-elles servir ? demandai-je en désignant les épingles d'un air soupçonneux.

— À faire entrer *madame** dans ceci, bien sûr.

Françoise prit sur la pile de tissus un vêtement d'un brun terne qui ressemblait à un sac de farine. Cela ne me paraissait guère avisé comme tenue pour recevoir, mais avec mes maigres connaissances en matière de mode élisabéthaine, j'étais à leur merci.

— Va retrouver ta place en bas, Kit, dit Matthew à son ami. Nous te rejoindrons dans un instant. Et tiens ta langue. C'est à moi de raconter cette affaire, pas à toi.

— Comme il te plaira, Matthew.

Marlowe lissa son justaucorps avec une nonchalance que démentait sa main tremblante et fit une petite révérence moqueuse. Le tout parvenant à la fois à reconnaître l'autorité de Matthew et à la défier.

Le démon parti, Françoise posa le sac sur un banc et tourna autour de moi pour déterminer l'angle d'attaque le plus favorable. Avec un soupir exaspéré, elle commença à m'habiller. Matthew s'approcha de la table, son attention attirée par les papiers qui y étaient éparpillés. Il ouvrit un paquet rectangulaire soigneusement plié et scellé d'un cachet de cire rosâtre, et parcourut rapidement les lignes d'écriture minuscule.

— *Mon Dieu**, j'avais oublié cela. Pierre !

— *Milord** *?* répondit une voix étouffée sous l'amas d'étoffes.

— Pose cela et parle-moi des dernières doléances de Lady Cromwell.

Matthew traitait Pierre et Françoise avec un mélange étrange de familiarité et d'autorité. Si c'était ainsi qu'on devait se conduire avec les domestiques, il allait me falloir un certain temps pour y parvenir.

Tous deux murmurèrent près du feu pendant qu'on me drapait, m'épinglait et m'attifait dans quelque chose de présentable. Françoise émit un claquement de langue réprobateur devant mon unique boucle d'oreille, l'enchevêtrement de fils d'or orné de pierreries qui appartenait à l'origine à Ysabeau. Comme l'exemplaire du *Docteur Faust* de Matthew et la petite figurine en argent de Diane, c'était l'un des trois objets

qui nous avaient permis de revenir dans ce moment précis du passé. Françoise fouilla dans un coffre et trouva sans peine sa jumelle. La question des bijoux réglée, elle m'enfila une paire de bas épais qu'elle fixa au-dessus de mon genou avec des rubans rouges.

— Je crois que je suis prête, dis-je, impatiente de descendre commencer notre visite du XVI^e siècle.

Lire des livres sur le passé, ce n'était pas la même chose que le vivre, comme le prouvait mon bref tête-à-tête avec Françoise et ce cours de rattrapage en matière d'habillement d'époque. Matthew me toisa.

— Cela conviendra… pour le moment.

— Elle fera mieux que convenir, car elle paraît réservée et se fera oublier, dit Françoise. Exactement l'air que doit avoir une sorcière dans cette maison.

— Avant de descendre, Diana, dit Matthew sans relever le verdict de Françoise, n'oublie pas de tenir ta langue. Kit est un démon et George sait que je suis un vampire, mais même les créatures les plus ouvertes d'esprit sont circonspectes en présence de quelqu'un de nouveau et de différent.

Dans la grande salle, je gratifiai George, l'ami sans argent ni mécène de Matthew, d'un salut que j'espérai convenablement élisabéthain.

— Cette femme parle *anglais* ? demanda-t-il avec stupéfaction.

Il leva une paire de bésicles qui lui firent de grands yeux de grenouille, l'autre main sur la hanche, dans une pose que je n'avais vue que sur une miniature du Victoria & Albert Museum.

— Elle est de Chester, se hâta de répondre Matthew.

George eut l'air sceptique. Apparemment, même une origine dans les sauvages régions du nord de l'Angleterre ne pouvait justifier mon étrange accent. Celui de Matthew s'infléchissait pour adopter la cadence et le timbre de l'époque, mais le mien restait résolument moderne et américain.

— C'est une sorcière, corrigea Kit en buvant une gorgée de vin.

— Vraiment ? (George m'étudia avec un intérêt renouvelé. Je ne sentis pas les petits tapotements qui auraient indiqué que c'était un démon, ni les fourmillements d'un sorcier ou le frisson glacé laissé par le regard d'un vampire. George n'était qu'un être humain ordinaire à sang chaud, entre deux âges et fatigué, comme si la vie l'avait déjà épuisé.) Mais tu n'aimes pas plus les sorcières que Kit, Matthew. Tu m'as toujours dissuadé de traiter de ce sujet. Quand je me suis mis en devoir d'écrire un poème sur Hécate, tu m'as dit de…

— J'aime celle-ci. Tellement que je l'ai épousée, coupa-t-il en posant un baiser sur mes lèvres pour achever de le convaincre.

— Épousée ! (George jeta un regard à Kit et se racla la gorge.) Nous avons donc deux joies inattendues à fêter : tu n'étais pas retardé par des affaires comme le pensait Pierre et tu nous es revenu avec une épouse. Mes félicitations. (Son ton compassé me fit penser à un discours de remise de diplômes et je réprimai un sourire. George me gratifia du sien et s'inclina.) Je suis George Chapman, mistress Roydon.

Son nom m'était familier. Je fouillai dans le désordre de mes connaissances d'historienne. Chapman n'était pas un alchimiste – ma spécialité – et je ne trouvai pas

son nom dans les rayons dévolus à ce sujet obscur. Si je me souvenais bien, il était lui aussi écrivain, comme Marlowe.

Une fois les présentations faites, Matthew accepta de s'asseoir un moment devant le feu avec ses invités. Ces messieurs parlèrent politique et George s'efforça de me faire participer à la conversation en me questionnant sur l'état des routes et le temps. J'en dis le moins possible et tentai d'observer les petits gestes et tournures qui m'aideraient à me faire passer pour une femme de cette époque. George fut ravi de ma sollicitude, qu'il récompensa d'une longue dissertation sur ses derniers exploits littéraires. Kit, qui n'appréciait pas d'être relégué au second plan, mit un terme au discours de George en proposant de nous faire la lecture de son *Docteur Faust*.

— Cela servira de répétition entre amis, dit-il l'œil pétillant, avant la véritable représentation plus tard.

— Pas maintenant, Kit. Minuit est largement passé et Diana est fatiguée de son voyage, dit Matthew en me faisant lever.

Kit nous suivit du regard tandis que nous quittions la pièce. Il savait que nous cachions quelque chose, car il avait bondi sur la moindre tournure étrange quand je m'aventurais dans la conversation et s'était montré pensif quand Matthew n'avait pu se rappeler où il avait rangé son luth.

Matthew m'avait avertie avant notre départ de Madison que Kit était d'une perspicacité peu commune, même pour un démon. Je me demandai combien de temps il faudrait à Marlowe pour deviner ce que nous dissimulions. Je reçus quelques heures plus tard la réponse à ma question.

Le lendemain matin, nous bavardions blottis dans la chaleur du lit pendant que la maisonnée s'éveillait. Au début, Matthew se montra disposé à répondre à mes questions sur Kit (fils d'un cordonnier, s'avéra-t-il) et George (qui n'était pas plus âgé que Marlowe, appris-je avec surprise). Quand j'abordai les questions pratiques, tenue d'une maison et comportement d'une dame, cela l'ennuya en revanche rapidement.

— Mes vêtements, par exemple ? demandai-je en essayant de l'intéresser à mes soucis immédiats.

— Je ne crois pas que les femmes mariées dorment avec cela, dit-il en tripotant ma chemise de nuit en batiste.

Il dénoua le col de dentelle et s'apprêtait à déposer un baiser derrière mon oreille pour m'en convaincre quand quelqu'un ouvrit brusquement les rideaux du baldaquin. Je clignai des yeux, éblouie.

— Eh bien ? demanda Marlowe.

Un deuxième démon au teint mat pointait son museau par-dessus l'épaule de Marlowe. Il ressemblait à un lutin avec sa silhouette menue et son menton pointu accentué par une barbe brune tout aussi pointue. Sa chevelure n'avait manifestement pas connu de peigne depuis des semaines. Je ramenai sur moi le devant de ma chemise de nuit, gênée de sa transparence et de ne rien porter dessous.

— Tu as vu les dessins de Roanoke qu'a faits Maître White, Kit. La sorcière ne ressemble en rien aux natives de Virginie, dit le nouveau démon, déçu. (Puis, remarquant tardivement Matthew qui le foudroyait du regard :) Oh ! Bonjour, Matthew. M'autoriserais-tu à t'emprunter ton compas ? Je promets de ne pas le perdre dans la rivière, cette fois.

Matthew posa le front sur mon épaule et ferma les yeux en gémissant.

— Elle doit être du Nouveau Monde, ou d'Afrique, insista Marlowe, refusant de m'appeler par mon prénom. Elle n'est pas de Chester, ni d'Écosse, d'Irlande, de Galles, de France ou de l'Empire. Et je ne la crois pas hollandaise ni espagnole non plus.

— Bonjour, Tom. Y a-t-il une raison pour que Kit et toi deviez discuter du lieu de naissance de Diana en cet instant et dans ma chambre ? demanda Matthew en renouant mon col.

— Il fait trop beau pour rester au lit, même si tu as perdu l'esprit. Kit dit que tu as dû épouser la sorcière dans un accès de fièvre, sans quoi rien ne justifierait une telle imprudence, débita Tom à la manière habituelle des démons, sans prendre la peine de répondre à la question de Matthew. Les routes étaient sèches et nous sommes arrivés il y a des heures.

— Et il n'y a déjà plus de vin, se plaignit Marlowe.

— « Nous » ?

Il y en avait d'autres ? Old Lodge donnait déjà l'impression d'être pleine à craquer.

— Dehors ! *Madame** doit se laver avant d'accueillir Sa Seigneurie, dit Françoise en entrant avec une cuvette d'eau fumante, suivie de Pierre, comme à son habitude.

— Il est arrivé quelque chose d'importance ? s'enquit George de derrière les rideaux. (Il était entré sans cérémonie, réduisant à néant les efforts de Françoise pour chasser tout le monde.) Lord Northumberland a été laissé seul dans la grande salle. S'il était mon mécène, je ne le traiterais pas ainsi !

— Il lit un traité sur la construction d'une balance qui m'a été envoyé par un mathématicien de Pise. Il est

fort content, répondit Tom avec humeur en s'asseyant sur le rebord du lit.

Il devait parler de Galilée, songeai-je, tout excitée. En 1590, Galilée commençait à enseigner à l'université de Pise. Son ouvrage sur la balance n'était pas – encore – paru.

Tom. Lord Northumberland. Quelqu'un qui correspondait avec Galilée.

Je restai bouche bée. Le démon perché sur l'édredon brodé devait être Thomas Harriot.

— Françoise a raison. Dehors. Tous ! dit Matthew, d'un ton aussi fâché que Tom.

— Que devons-nous dire à Hal ? demanda Kit en glissant un regard éloquent vers moi.

— Que je descends dans un instant, répondit Matthew en se retournant et en m'attirant contre lui.

J'attendis que ses amis sortent avant de lui donner des coups de poing sur la poitrine.

— Qu'est-ce que j'ai fait ? demanda-t-il en faisant mine de souffrir, alors que c'était moi qui me faisais mal à la main.

— Tu ne m'as pas dit qui étaient tes *amis* ! (Je me relevai sur un coude et le toisai.) Le grand dramaturge Christopher Marlowe. George Chapman, poète et érudit. Thomas Harriot, mathématicien et astronome, si je ne m'abuse. Et le Comte Sorcier qui attend en bas.

— Je ne me rappelle pas quand Henry a gagné ce surnom, mais personne ne l'appelle encore ainsi, s'amusa Matthew, ce qui m'agaça encore plus.

— Il ne nous manque plus que Sir Walter Raleigh et nous aurons toute l'École de la Nuit dans la maison. (Matthew se détourna en m'entendant mentionner ce groupe légendaire de radicaux, philosophes et libres

penseurs. *Thomas Harriot. Christopher Marlowe. George Chapman. Walter Raleigh. Et…*) Qui es-tu au juste, Matthew ?

Je n'avais pas pensé à lui poser la question avant notre départ.

— Matthew Roydon, dit-il en inclinant la tête comme si nous venions d'être présentés. Ami des poètes.

— Les historiens ne savent presque rien de toi, dis-je, abasourdie.

Matthew Roydon était le personnage le plus obscur associé avec la mystérieuse École de la Nuit.

— Tu n'es pas surprise, n'est-ce pas, maintenant que tu sais qui était vraiment Matthew Roydon ? interrogea-t-il.

— Oh, je suis assez surprise pour un bon bout de temps. Tu aurais pu me prévenir avant de me parachuter au milieu de tout cela.

— Qu'aurais-tu fait ? Nous avons eu à peine le temps de nous habiller avant de partir, et encore moins pour que je te fasse un exposé. (Il se leva. Notre moment en tête à tête avait été pitoyablement bref.) Tu n'as aucune raison de te faire du souci. Ce sont des hommes ordinaires, Diana.

Il avait beau dire, ils n'avaient rien d'ordinaire. L'École de la Nuit professait des opinions hérétiques et méprisait la cour corrompue de la reine Élisabeth comme les prétentions intellectuelles de l'Église et de l'Université. « Déments, mauvais et dangereux à fréquenter » qualifiait le groupe à la perfection. Ce n'était pas une aimable réunion d'amis que nous rejoignions un soir d'Halloween. Nous étions tombés dans le nid de frelons d'une intrigue élisabéthaine.

— L'imprudence de tes amis mise à part, tu ne peux pas me demander de faire comme si de rien n'était quand tu me présentes à des gens que j'ai passé toute ma vie d'adulte à étudier, dis-je. Thomas Harriot est l'un des astronomes les plus en vue de son époque. Ton ami Henry Percy est un alchimiste.

Pierre, accoutumé à déceler quand une femme frise la crise de nerfs, se hâta de tendre une paire de culottes noires à mon époux pour qu'il ne reste pas jambes nues quand ma colère éclaterait.

— Tout comme Walter et Tom, répondit Matthew en ignorant les vêtements et en se grattant le menton. Kit s'y adonne aussi un peu, sans beaucoup de succès. Essaie de ne pas rester sur ce que tu sais d'eux. C'est probablement faux, de toute façon. Et tu devrais manier les étiquettes modernes avec plus de précautions, aussi. (Il finit par prendre les culottes et les enfiler.) C'est Will qui invente l'École de la Nuit pour agacer Kit, mais ce sera dans quelques années.

— Je me fiche de ce que William Shakespeare a fait ou compte faire, à condition qu'il ne soit pas en cet instant même en compagnie du comte de Northumberland dans la grande salle, rétorquai-je en me levant.

— Évidemment qu'il n'y est pas, répondit nonchalamment Matthew. Walter n'apprécie pas sa maîtrise de la métrique et Kit estime que c'est un pisse-copie et un voleur.

— Eh bien, voilà qui me soulage. Que comptes-tu leur dire me concernant ? Marlowe sait que nous cachons quelque chose.

— La vérité, je suppose. (Pierre lui tendit un pourpoint noir finement brodé et fixa le vide derrière moi

en parfait serviteur.) Que tu voyages dans le temps et que tu es une sorcière du Nouveau Monde.

— La vérité, répétai-je.

Pierre entendait tout, mais il ne montrait aucune réaction et Matthew l'ignorait comme s'il avait été invisible. Je me demandai si nous resterions ici assez longtemps pour que j'arrive moi aussi à oublier sa présence.

— Pourquoi pas ? Tom consignera tout ce que tu dis et le comparera à ses notes sur la langue des Algonquins. En dehors de cela, personne ne fera attention, dit Matthew, apparemment plus préoccupé de sa tenue que des réactions de ses amis.

Françoise revint avec deux jeunes femmes humaines chargées de vêtements. Elle désigna ma chemise de nuit et je me cachai derrière les piliers pour me dévêtir, contente qu'avoir suffisamment fréquenté des vestiaires m'ait habituée à me changer sans trop de gêne devant des inconnus.

— Kit, si. Il cherche des raisons de me détester et cela lui en fera plusieurs.

— Il ne constituera pas un problème, dit Matthew avec assurance.

— Marlowe est ton ami ou ta marionnette ?

Je me débattais toujours pour sortir la tête de l'étoffe quand j'entendis un cri horrifié et un *Mon Dieu** étouffé. Je me figeai. Françoise avait vu mon dos et la cicatrice en forme de croissant de lune qui s'étendait d'une côte à l'autre, surmontée d'une étoile entre mes omoplates.

— Je vais habiller *madame**, dit sèchement Françoise aux deux servantes. Laissez les vêtements et retournez à vos travaux.

Les filles partirent après une petite révérence sans avoir l'air plus curieuses que cela. Elles n'avaient pas vu les marques. Quand elles furent sorties, tout le monde se mit à parler en même temps. Le « Qui a fait cela ? » épouvanté de Françoise trébucha sur le « Personne ne doit être au courant » de Matthew et mon « Ce n'est qu'une cicatrice », légèrement sur la défensive.

— Quelqu'un vous a marquée des armes de la famille de Clermont, insista Françoise en secouant la tête. Celles qui sont utilisées par *milord**.

— Nous avons brisé le pacte. (Je réprimai la nausée qui me retournait l'estomac chaque fois que je pensais à la nuit où une autre sorcière m'avait marquée comme traîtresse.) C'était la punition de la Congrégation.

— Alors, c'est pour cela que vous êtes tous les deux ici, ricana Françoise. Le pacte était une sottise depuis le début. Philippe de Clermont n'aurait jamais dû l'accepter.

— C'est elle qui nous a protégés des humains.

Je n'avais pas une grande tendresse pour l'accord ni la Congrégation de neuf membres qui le faisaient respecter, mais on ne pouvait nier qu'il avait réussi à détourner des créatures surnaturelles l'attention des humains. Les serments anciens faits entre démons, vampires et sorcières interdisaient qu'ils se mêlent de la politique et de la religion humaines, et interdisaient les alliances personnelles entre les trois différentes espèces. Les sorciers devaient rester entre eux, tout comme les vampires et les démons. Ils n'étaient pas censés tomber amoureux et les mariages mixtes étaient interdits.

— Protégés ? Ne pensez pas que vous l'êtes, ici, *madame**. Aucun de nous ne l'est. Les Anglais sont un

peuple superstitieux qui a tendance à voir un fantôme dans chaque cimetière et une sorcière derrière chaque chaudron. La Congrégation est la seule chose qui s'interpose entre nous et l'anéantissement. Vous avez été sages de vous réfugier ici. Venez, il faut vous habiller et retrouver les autres.

Françoise m'aida à enlever la chemise de nuit et me tendit un linge humide et un ramequin rempli d'une substance visqueuse qui sentait le romarin et l'orange. Je trouvai étrange d'être traitée comme une enfant, mais je savais que c'était normal pour les gens du rang de Matthew d'être lavés, habillés et nourris comme des poupées. Pierre tendit à Matthew une coupe remplie d'un liquide trop sombre pour être du vin.

— Ce n'est pas seulement une sorcière, mais aussi une *fileuse de temps* ? demanda Françoise à Matthew à mi-voix.

Le terme que je n'avais jamais entendu me fit penser aux nombreux fils multicolores que nous avions suivis pour atteindre ce moment précis du passé.

— En effet, opina Matthew qui buvait sans me quitter du regard.

— Mais si elle vient d'une autre époque, cela veut dire…, commença Françoise.

Elle ouvrit de grands yeux, puis devint pensive. Matthew devait se comporter et s'exprimer différemment. *Elle doit soupçonner que ce n'est pas le même Matthew*, m'inquiétai-je.

— Il nous suffit de savoir qu'elle est sous la protection de *milord**, l'avertit Pierre en tendant sa dague à Matthew. Ce que cela veut dire n'a aucune importance.

— Cela veut dire que je l'aime et qu'elle m'aime aussi, dit Matthew avec un regard appuyé à son

domestique. Quoi que je dise aux autres, c'est la vérité. C'est compris ?

— Oui, répondit Pierre d'un ton qui signifiait tout le contraire.

Matthew leva un œil interrogateur vers Françoise, qui fit une moue et hocha la tête à contrecœur. Elle s'affaira de nouveau à me préparer et m'enveloppa dans un grand drap. Elle avait forcément remarqué les autres marques sur mon corps, que j'avais reçues lors de cette interminable journée avec Satu, ainsi que les autres cicatrices postérieures. Mais, sans poser aucune autre question, elle me fit asseoir dans un fauteuil auprès du feu et entreprit de me peigner.

— Et cette insulte a-t-elle eu lieu après que vous avez déclaré votre amour pour la sorcière, *milord** ? interrogea-t-elle.

— Oui, dit Matthew en bouclant la dague à sa ceinture.

— Ce n'était pas une *manjasang* qui l'a marquée, alors, murmura Pierre, utilisant l'ancien mot occitan pour vampire – *mange-sang*. Personne ne risquerait la colère des Clermont.

— Non, c'était une autre sorcière, avouai-je en frissonnant malgré la chaleur.

— Mais deux *manjasang* étaient présents et ne sont pas intervenus, ajouta lugubrement Matthew. Et ils le paieront.

— Ce qui est fait est fait.

Je n'avais aucune envie de déclencher une guerre entre vampires. Assez de défis à relever nous attendaient.

— Si *milord** vous avait acceptée comme épouse quand la sorcière vous a capturée, ce n'est pas réglé, dit

Françoise en me faisant des tresses qu'elle enroula autour de ma tête et épingla d'un geste vif. Votre nom est peut-être Roydon dans ce pays abandonné de Dieu où il n'y a nulle loyauté, mais nous n'oublierons pas que vous êtes une Clermont.

La mère m'avait avertie que les Clermont étaient une meute. Au XXIe siècle, j'avais souffert des obligations et des restrictions qu'imposait cette appartenance. Mais en 1590, en revanche, ma magie était imprévisible, ma connaissance de la sorcellerie presque inexistante et mon ancêtre le plus ancien connu n'était pas encore né. Ici, je ne pouvais m'appuyer que sur mon bon sens et sur Matthew.

— Nos intentions l'un pour l'autre étaient claires à l'époque. Mais je ne veux aucun ennui maintenant. (Je baissai les yeux sur l'anneau d'Ysabeau et le touchai du pouce. Mon espoir de nous fondre discrètement dans le passé me semblait désormais aussi improbable que naïf. Je jetai un regard autour de moi.) Et cela…

— Nous sommes ici pour deux raisons seulement, Diana : te trouver un maître et localiser le manuscrit alchimique si nous le pouvons. (C'était ce manuscrit mystérieux appelé Ashmole 782 qui nous avait réunis. Au XXIe siècle, il était enfoui parmi les millions de livres de la Bibliothèque bodléienne d'Oxford. Quand j'avais rempli le formulaire de consultation, je ne me doutais pas que ce geste allait déverrouiller le sortilège complexe qui le gardait prisonnier dans les étagères des réserves, ni qu'il se réactiverait dès que je le rendrais. J'ignorais également les nombreux secrets concernant sorciers, vampires et démons que ses pages étaient censées receler. Matthew avait estimé plus prudent de localiser l'Ashmole 782 dans le passé plutôt

que d'essayer de lever le sortilège une deuxième fois dans le monde moderne.) Jusqu'à notre retour, ce sera ici notre maison, continua-t-il pour tenter de me rassurer.

Le mobilier massif de la pièce m'était familier à force de l'avoir vu dans des musées et des catalogues de ventes, mais je n'aurais jamais l'impression qu'Old Lodge était chez moi. Je tripotai l'épaisse étoffe de drap – si différente des serviettes en tissu-éponge de Sarah et Em, qui étaient fanées et élimées à force de lessives. Dans l'autre pièce, les voix s'exprimaient avec un accent et un rythme qu'aucun individu moderne, historien ou non, n'aurait pu prévoir. Mais le passé était notre seule possibilité. D'autres vampires nous l'avaient clairement fait comprendre durant nos derniers jours à Madison, quand ils nous avaient traqués et avaient manqué de tuer Matthew. Si le reste de notre plan devait marcher, passer pour une femme de l'époque élisabéthaine devait être ma priorité.

— *Ô splendide nouveau monde*, dis-je.

C'était une grossière erreur de chronologie que de citer *La Tempête* de Shakespeare vingt ans avant sa rédaction, mais la matinée avait été difficile.

— *Il est nouveau pour toi*, répondit Matthew. Es-tu prête à affronter le danger, alors ?

— Bien sûr. Laisse-moi m'habiller, dis-je en me levant et en redressant les épaules. Comment doit-on saluer un comte ?